

Responsabilité

(« Tab'a » — *Kawkab al-Sharq*, 18 avril 1933)

Taha Hussein

On prétend que la résistance en Égypte à la domination étrangère a été frappée de faiblesse, que la tixité s'y est glissée, qu'une sorte de torpeur l'a envahie, l'empêchant de produire dans la réalisation des espoirs nationaux ce qu'on en attendait ; et que l'Égypte n'a guère progressé sur la voie de son indépendance depuis le mouvement national de 1919, les capitulations demeurant en vigueur, que l'Égypte ne peut abolir qu'à la condition que l'Angleterre prenne elle-même en charge les intérêts étrangers et abolisse les capitulations de son propre chef — car l'Égypte est trop impuissante pour tenir tête à l'Europe et aux Anglais, et trop courte de bras pour abolir elle-même les capitulations comme l'ont fait les Persans et les Turcs ...!

Certains de nos amis se sont mis à analyser cette faiblesse de la résistance, à la ramener à ses sources et à chercher ceux qui en doivent porter la responsabilité. Ils ont retrouvé la vraie cause de cette faiblesse et mis le doigt sur le mal qui aurait dû être extirpé dès l'apparition de ses symptômes, et dont l'extirpation est devenue maintenant une nécessité nationale inéluctable — si les leaders d'opinion de ce pays, comme nous le croyons, croient encore que l'indépendance est un droit de l'Égypte et qu'il est de leur devoir de l'y conduire.

Et ce mal où notre ami a abouti et sur lequel il a posé sa main, c'est la prolifération des partis sans raison véritable à cette prolifération. Car les Égyptiens, tous, réclament l'indépendance, y tendent et insistent, et désirent trouver les occasions qui leur permettraient de la réaliser, au prix même du suprême sacrifice. Ils en ont donné des preuves claires, sans appel, le jour où ils se sont soulevés en 1919, réclamant l'indépendance et se révoltant contre le Protectorat jusqu'à l'abolir.

Les Égyptiens, tous, réclament donc l'indépendance et insistent ; leurs partis ne diffèrent pas là-dessus, et il n'est pas né parmi eux de cause de discorde qui appelle les partis à se multiplier et à se séparer. Ce sont plutôt — comme le dit notre ami — les passions, les tempéraments et les intérêts qui créent les partis et transpôtent les individus entre eux. Et il n'y a là-dessus ni doute ni équivoque : le pouvoir seul est ce qui a créé

les partis en Égypte, après que la voix des Égyptiens avait été unie dans la revendication de l'indépendance, l'insistance sur elle et le sacrifice en son nom.

Vous pouvez retracer l'histoire des partis qui ont été créés en Égypte après que le Wafd s'est formé pour réclamer l'indépendance et que la nation égyptienne tout entière l'a soutenu — sans qu'un seul s'en soit écarté ou y ait fait défaut — et vous verrez que l'espoir d'arriver au pouvoir, de dominer les affaires et de réaliser des avantages pour certains groupes et certains individus est ce qui a rassemblé ces partis l'un après l'autre, et ce qui a placé en Égypte des organismes politiques divers qui se combattent mutuellement, qui se font du mal, qui s'incitent les uns contre les autres, qui se tendent des pièges — et qui, tous, s'efforcent de réaliser un seul et même objectif : l'indépendance.

Ces partis, multipliés qu'ils soient, ne sont pas nombreux, et leur histoire n'est pas si lointaine qu'elle nécessite un grand effort et une grande peine pour l'étudier et la vérifier. Vous pouvez dénombrer ce qui est né d'entre eux depuis le mouvement national, chercher les causes qui ont mené à leur naissance, les causes qui ont mené à leur développement, et les causes qui ont poussé l'un d'eux à un moment vers le nord jusqu'à rejoindre le Wafd et presque s'y fondre, puis vers la droite jusqu'à se séparer du Wafd et lui déclarer la guerre. Vous pouvez chercher tout cela, et votre recherche vous mènera sans peine ni effort à une seule conclusion : que l'ambition du pouvoir a créé les partis, et que l'ambition du pouvoir a fait pencher la balance des partis, les inclinant à droite une fois et à gauche une autre.

Et puisqu'il en est ainsi, les individus doivent nécessairement se déplacer entre les partis : parmi eux se trouvent ceux que l'intérêt séduit et qui penchent de gauche à droite ; et parmi eux se trouvent ceux dont le cœur se lasse des manoeuvres et des manoeuvres, de la priorité accordée aux intérêts privés sur les intérêts publics, et de l'utilisation du peuple comme moyen d'atteindre le pouvoir alors que le pouvoir devrait être un moyen de libérer le peuple — et qui penchent de droite à gauche.

Oui, une seule cause a créé les partis, qui est le pouvoir ; une seule cause a entraîné le développement des partis, qui est le pouvoir ; et une seule cause a suscité le désir de coalition et le dégoût de la coalition, qui est le pouvoir. Comme il conviendrait aux partis nés après le mouvement

national de revisiter tous ensemble, au même moment, leur histoire récente en gardant le souvenir — car le souvenir est parfois utile ! Et comme il conviendrait aux partis nés après le mouvement national de revenir à l'idée saine sur laquelle les partis doivent reposer : que le pouvoir est un moyen et non une fin ; que le bonheur du peuple est une fin et non un moyen ; et que les efforts des individus et des groupes doivent être consacrés purement à libérer le peuple s'il est opprimé, à instruire le peuple s'il est ignorant, et à enrichir le peuple s'il est pauvre. Et que c'est un péché d'user de la tromperie et de l'égarement du peuple comme moyen de jouir du pouvoir et de monopoliser la richesse, le prestige et l'autorité.

Notre ami qui a découvert ce mal et posé sa main sur lui a observé que les Anglais ont été contraints de réprimer le mouvement national par leur propre force anglaise après la formation du Wafd et avant la naissance des partis. Mais une fois les partis nés, les Anglais se sont passés de leur force et ont utilisé les Égyptiens pour humilier les Égyptiens ; ils ont trouvé des partis qui accédaient au pouvoir par la voie des Anglais, et, une fois installés dans les postes, utilisaient les soldats et les fonds de l'État pour affaiblir la résistance égyptienne et consolider le pouvoir des Anglais — ce qui est, avec le plus vif regret, une vérité qui ne souffre aucun doute.

Mais découvrir la vérité est une chose, et tirer profit de cette découverte en est une autre. Et s'il est bien de connaître le mal, il est obligatoire de le cauteriser et d'en guérir le malade. Et quelle cauterisation de ce mal, que notre ami a découvert et sur lequel il a posé sa main, serait meilleure que le retour de l'unité nationale à ce qu'elle était avant la naissance des partis, que le rassemblement de la voix nationale comme elle était rassemblée avant la naissance des partis, que la dissolution de ces partis et le retour de leurs membres à travailler pour le peuple et avec le peuple, sans qu'aucun d'eux ait de prééminence sur son compagnon si ce n'est par la compétence, la sincérité de l'effort et la vaillance dans la cause de l'indépendance ?

Voilà le remède après que le mal a été découvert. Mais tirer profit de ce remède, bien qu'il soit un devoir national, ne semble avoir aucune issue — car les Anglais continuent à agiter le pouvoir comme leurre, et des âmes continuent à aspirer au pouvoir. Et tant que les Anglais agiteront leur leurre, et tant que les âmes aspireront et se languiront, la

dissolution des partis sera peut-être impossible ; en fait, la coalition des partis autour de ce qui sert l'intérêt national pur sera peut-être difficile. Et il faudra donc que la nation soit éprouvée à travers ses fils comme elle est éprouvée tout au long de sa vie ; et il faudra que la nation mène deux combats : elle combattra les Anglais d'un côté, et combattra les amis des Anglais parmi ses fils de l'autre côté.

Et la nation devra endurer face aux Anglais jusqu'à ce que son endurance les confonde ; et la nation devra supporter l'épreuve à travers ses fils jusqu'à ce que l'espoir de ces fils dans le pouvoir soit rompu, ou que leur conscience vivante les ramène dans les rangs. Et s'il est un devoir qu'il convient aux peuples d'accomplir avec courage et dignité pour parvenir à une vie digne et indépendante, c'est de ne pas se tromper eux-mêmes, et de ne pas feindre d'ignorer les points faibles qui sont en eux. Il incombe donc au peuple égyptien, s'il veut vivre libre et digne, de reconnaître devant lui-même qu'il a un point de faiblesse : ces partis nés après le mouvement national, qui ont penché à droite un temps et à gauche un autre, et qui refusent de marcher sur le chemin droit — car le chemin droit est long et pénible, et ne mène au pouvoir qu'après un lourd effort et une grande peine.

Que la responsabilité de tout cela tombe désormais sur qui elle doit tomber : qu'elle tombe sur les Égyptiens, qu'elle tombe sur les Anglais, qu'elle tombe sur un groupe d'Égyptiens plutôt que sur un autre. Car ce qui importe dans tout cela, c'est que la nation connaisse le point de faiblesse en elle et s'exerce dans ses propres intérêts, qu'elle soit ferme dans la préservation de son unité, qu'elle ouvre son cœur à ceux qui veulent revenir à cette unité, et qu'elle se détourne — avec miséricorde et commisération — de ceux qui s'obstinent à rester en arrière des rangs.